

SEQUENCES

- I LA PHOTOGRAPHIE DISPARUE
- II UN POLICEMAN PLEIN DE ZELE
- III SAUVÉ MAIS QUELLE FATIGUE
- IV UNE FEMME MAGNIFIQUE - BRUNELDA
- V UN NOUVEL EMPLOI
- VI LE DÉFILÉ
- VII LE CAUCHEMAR CONTINUE
- VIII UN VOISIN SYMPATHIQUE
- IX LE BAIN DE MADAME
- X LE BREAKFAST DE LA CANTATRICE
- XI Mesdames, Messieurs,
LE SPECTACLE VA COMMENCER
- XII LE DÉPART

LE GROUPE ACHRAS

ADRIEN, DIDIER, JACOPIN, ROSENGART
KINGUE, a produit :

en Juin 1978 Dans le cadre de l'exposition PARIS-
BERLIN au Centre Georges Pompidou,
«Un cadavre chante, un homme parle»
réalisation collective avec : Philippe
Adrien, Marcel Bozonet, Jean-Louis
Jacopin, Odile Locquin, Lucien
Rosengart

en 1979 Au Théâtre du Lucernaire, «Marie de
l'Inca» mise en scène de
Jean-Louis Jacopin, avec Marcel Bozonet

En avant-première aux Entrepôts Lainé
à Bordeaux, «Une Visite» d'après Franz
Kafka.

Théâtre de la Tempête Cartoucherie

Groupe Achras

Dans le cadre du Festival d'Automne

UNE VISITE

d'après Kafka

Adaptation et
Mise en scène Philippe Adrien
Décor, costumes Gérard Didier
Assistants Christian Gallet
Nicole Géraud
Conseiller musical Lucien Rosengart
Régie Yves Adrien
Bernard Thézan

avec :
Jean-Louis Jacopin Karl
Maité Nahyr Brunelda
Alain Macé Delamarche
Jean-Pol Dubois Robinson
Claude-Bernard Perot Le garçon, le chauffeur
l'agent, l'étudiant

Service de presse Nadia Croquet
Marie Pénin
Administration Christine Pichard

Du mardi au samedi 20 h 30, matinée dimanche 15 h 30
Relâche dimanche soir et lundi

Cartoucherie, Route de la Pyramide, 75012 Paris - 328 36 36
Métro Château de Vincennes
puis Autobus 306, (station Champ de Manœuvre).

Là

Tout y a été conçu et fait pour recevoir du monde, beaucoup, le plus possible. Pourtant, outre que les dimensions varient, ce n'est jamais tellement grand, car il faut que tous puissent bien voir. Il y a une autre variable : ce n'est pas toujours plein, tant s'en faut. Il arrive même qu'il n'y ait presque personne à vouloir entrer si bien qu'alors on se compte et qu'on renvoie les gens si on se trouve aussi nombreux qu'eux. Il en faut au moins un en plus. C'est la règle. On ne sait plus bien aujourd'hui ce qu'elle signifie. Mais peut-être, si donc un seul suffit, faut-il en déduire que tout cela n'a lieu que pour un autre, absent, dont l'un en plus serait le représentant. Il ne s'agit pas seulement de voir — et de faire voir — mais de ressentir, d'éprouver... En fait, c'est vague. On ignore ce qui se passe vraiment. Les gens aussi. Mais il est sûr qu'on fait tout ce qui est imaginable pour que ceux qui se trouvent avoir choisi d'entrer là soient — disons — remués. Remués intérieurement. Car sinon, extérieurement, ils sont assis et ne bougent pas. Après avoir bavardé en attendant, ils se sont rendus à leurs places numérotées, lorsque le signal leur en a été donné. Il y a une sonnerie pour cela, quelquefois des trompettes, ou rien. Même dans ce dernier cas, les gens s'assoient à l'endroit voulu comme si'ils avaient entendu un appel, intérieurement. Il y a un rideau. On se cache derrière. Par une fente ou un trou on les voit assis. Ils continuent à bavarder. Certains lisent. De fait ils attendent sans véritable impatience, presque gaiement. La lumière s'éteint là où ils sont et on ouvre le rideau en allumant. Ça commence. Parfois il n'y a pas de rideau et alors c'est un jeu de lumière qui en tient lieu. Parfois, il n'y a rien de spécial, mais c'est tout de même rare, car il faut bien montrer que ça commence si on veut que les gens se taisent. Ensuite c'est difficile à décrire car ce n'est jamais tout à fait pareil quoiqu'on recommence chaque fois la même chose, à très peu près, durant d'assez longues périodes, en général un mois, quelquefois deux ou trois,

rarement, mais c'est arrivé, des années. C'est à peu près comme partout ailleurs, il y a des passions comme par exemple l'amour, on parle, on remue, on fait des gestes, presque toujours sans s'adresser manifestement à eux, mais au fond tout cela leur est destiné. C'est pour eux. Du reste ils ne sont certainement pas sans le savoir puisqu'ils regardent et écoutent attentivement. Quelquefois c'est pour rire, et s'ils rient c'est bon signe. A la fin ils tapent dans leurs mains plus ou moins fort et longtemps, ce qui en proportion veut dire qu'ils sont plus ou moins contents. On salue. Puis derrière le rideau on apprécie, on éprouve une sorte de joie, et aussi une sorte de déception. Ça s'arrête là. On ne les connaît et on ne cherche pas à les connaître. Il y a une séparation. C'est bien comme ça dit-on, car ce qui se passe est un mystère. Il faut le préserver. Il faut qu'ils continuent à ignorer ce qu'on fait réellement. Aussi ne voient-ils jamais que ce qu'on veut bien leur montrer. Sur les côtés, et derrière, il y a des endroits cachés pour se préparer quand on doit s'habiller spécialement, changer sa tête, ou tout simplement attendre avant de commencer. C'est le moment pénible : une drôle de peur. Vous avez deviné, là, c'est un théâtre. Exceptionnellement vous allez pouvoir en effectuer la visite. Nous allons vous montrer de l'intérieur ce qui est habituellement caché. Ce sera donc différent et d'abord extérieurement. Mais surtout il nous a semblé que Franz Kafka dans le septième chapitre de l'Amérique dévoilait un peu de l'intérieur de ce qui se passe là, par le moyen d'une fable, c'est-à-dire par l'extérieur. Ce sera donc aussi un peu pareil : l'extérieur de l'intérieur de l'extérieur. Du théâtre.

Ph. Adrien

Le texte du spectacle UNE VISITE est adapté de l'AMÉRIQUE de Franz Kafka, collection Folio, principalement du chapitre 7 (Une Visite) et des fragments 1 et 2 (Le départ de Brunelda) du chapitre 4 (sur la route de Ramsès).